

Zeitschrift:	Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse
Herausgeber:	Le messager suisse de Paris
Band:	3 (1957)
Heft:	11
Artikel:	Trop, c'est trop
Autor:	Cendrars, Blaise
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-847476

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TROP, C'EST TROP

(extraits)

Ed. Denoël

HOTEL DES ÉTRANGERS

L'« Hôtel des Etrangers » louait des chambres de quatre à quarante francs par mois. Je crois que je les ai toutes occupées selon l'état de ma bourse ou selon mon humeur, mes envies de travailler mon piano ou non, de lire, d'écrire, de fumer, de révasser, ou, cédant à la nécessité de me remplumer et de faire des sôus, d'accepter un emploi ou non. Il ne manquait pas d'offres.

Je ne vais pas énumérer tous les métiers auxquels il m'a été donné de me livrer dans la vie, mais, parmi tous les jobs qui se présentaient en ce temps-là, le plus attrayant pour moi était d'aller faire l'intérim dans une agence télégraphique. C'était du travail de nuit, de 10 heures du soir à 6 heures du matin.

Cela m'allait et c'était grassement payé.

A 10 heures, j'appelais Berne au téléphone ; à 11 heures, Rome ; à minuit, Madrid ; à 1 heure du matin, Londres ; à 3 heures, Berlin qui n'en finissait pas.

Après avoir échangé des nouvelles sur le temps, échangé les cours de la Bourse, s'il n'y avait pas des événements sensationnels, des attentats politiques ou littéraires, une bombe au théâtre, nous n'avions plus rien à nous dire de sérieux et nous échangions des plaisanteries ou nous nous engueulions au bout du fil, avant tout avec Londres, les Anglais revendiquant encore tant d'années après Fachoda, mais aussi avec Berlin, les Allemands, plus provocants que jamais, réclamant leur place au soleil, pressant, pressant à la veille d'Agadir. C'était à celui qui coupait le premier en damant le pion à son adversaire, car nous ne nous aimions pas.

Personnellement, je n'ai jamais vu aucun de mes antagonistes, mais nous nous repérions au son, à la voix, au vocabulaire, et j'étais facilement reconnaissable, disant son fait au type, me moquant de lui, me payant sa tête, allant du général au particulier et vice versa, lui coupant le kiki, non pas dans un français académique, mais dans le langage de son pays, le plus populaire et le plus grossier. Une fois repéré, l'agence étrangère portait plainte et mon directeur me flanquait à la porte.

Quinze jours après, on revenait me chercher. Il paraît que j'étais devenu l'homme indispensable à cause de ma connaissance des langues étrangères. Mon répertoire n'était pas inutile. J'aurais pu me faire une situation du tonnerre. Très peu pour moi. Je rigolais. Trop, c'est trop. Je ne voulais pas de situation. Autant

entrer dans la presse. Vive la poésie ! Mais étais-je poète ? Je ne savais pas aller jusqu'au bout...

Quinze jours après, je reprenais le jeu du téléphone ou je laissais tomber. Je mangeais une dernière choucroute rue Montmartre. Je traversais tout Paris à pied. Le jour naissait. J'allais fumer un premier cigare au jardin du Luxembourg. Je flânais dans le chantier près de chez moi. Je faisais de l'équilibriste sur les planches. J'attendais le premier facteur du matin. J'achetais les journaux : « L'Humanité » et « L'Action française ». Enfin, je rentrais à l'hôtel. Les poches pleines. Je prenais une bonne chambre. Je faisais venir un nouveau piano. Je payais.

La première fois que je retins une chambre à quarante francs pour y installer Blanche de l'Odéon, le patron ne put s'empêcher de me dire :

— Mais alors, c'est le grand amour ?

— Non, lui dis-je, c'est pour la géante de Baudelaire ! De toutes façons, Madame ne saurait vivre dans l'un de vos cabinets. Plus qu'une amoureuse pour faire ses simagrées, une théâtreuse a besoin d'espace et de vide...

HOTEL NOTRE-DAME

En 1917, je revenais de la guerre avec un bras en moins et pour la première fois de ma vie j'écrivais un poème de la main gauche : « Au Coeur du Monde ». J'avais trente ans.

HOTEL NOTRE-DAME

Je suis revenu au Quartier
Comme au temps de ma jeunesse
Je crois que c'est peine perdue
Car rien en moi ne revit plus
De mes rêves de mes révoltes
De ce que j'ai fait à vingt ans

On démolit des pâtés de maisons
On a changé le nom des rues
Saint-Séverin est mis à nu
La place Maubert est plus grande
Et la rue Saint-Jacques s'élargit
Je trouve cela beaucoup plus beau
Neuf et plus antique à la fois

C'est ainsi que m'étant fait sauter
La barbe et les cheveux tout court
Je porte un visage d'aujourd'hui
Et le crâne de mon grand-père

C'est pourquoi je ne regrette rien
Et j'appelle les démolisseurs
Foutez mon enfance par terre
Ma famille et mes habitudes
Mettez une gare à la place
Ou laissez un terrain vague
Qui dégage mon origine

Je ne suis pas le fils de mon père
Et je n'aime que ma bisquine
Je me suis fait un nom nouveau
Visible comme une affiche bleue
Et rouge montée sur un échafaudage
Derrière quoi on édifie
Des nouveautés des lendemains

J'habitais sur les quais. J'étais heureux. Je venais de rencontrer Raymone.

...Tu es plus belle que le ciel et la mer...

écrivais-je encore et toujours de la main gauche.

Mais quand on aime il faut partir...
Et, bientôt, je suis reparti.

Dans les marécages du Paraguay il y a des nuées d'aigrettes blanches qui ne s'envolent pas à votre approche. Sur les confins du Parana, il y a des troupeaux de pécaris, qui sentent fort, et qui s'approchent et vous entourent si vous les chassez en auto.

Ils ne savent pas ce que c'est qu'un klaxon ou un coup de feu.

Le bruit du moteur les enchanter.

Ils ne savent pas ce qu'est l'homme.
Vive la liberté !

COUPS DE SOLEIL

Sortant de la mer, je surpris un colibri qui frémissoit de ses petites ailes à ce point vertigineuses qu'on les voyait à peine vibrer et l'oiseau s'immobilisait en l'air devant chaque fleur d'une hampe surchargée de capsules fuchsia qui jaillissait du cœur d'une cactée, passant de l'une à l'autre, violant l'intimité des corolles sans se poser, sans les blesser, évitant les piquants, les coutelas, les épines à crochet, passant outre et repassant comme un affiloir électrique et bourdonnant sur un mode menaçant comme un avion lilliputien en piqué, comme une balle de revolver, un atome en fission.

C'était aux tropiques. La plage était déserte. La Pisana ne s'était pas encore montrée. Je sortais de la mer. J'étais au soleil. Il était midi. Le sable me brûlait la plante des pieds. A chaque pas, je jetais un regard méfiant autour de moi et regardais où je posais les pieds à cause des mousses qui sécrètent un suc laiteux, tropique vésicatoire et vénéneux, à cause des herbes urticacées, des lances-torpilles, des feuilles-glu, des

fleurs carnivores, à cause des serpents et plus particulièrement des bestioles que des grosses bêtes, ayant tout des araignées, des chenilles, des vers, des fourmis, quand on s'assoit enfin sur le sable dans un endroit dégarni de plantes, brindilles, radicelles, tiges, bien à l'écart des touffes et des rameaux du bocage et loin de l'ombre des tamarins et des mancenilliers qui font bosquets, des filaos et des palétuviers entre les racines desquels grouillent les hideux crabes à crête rouge, rongeurs et sauteurs, des palmiers dont la bourse, le crin, le feuille laissent dégouliner entre les écailles du tronc un caviar fait d'œufs et de vermine, des traînées de poux et de lentes, des perce-oreilles et des mille-pattes, et des énormes scarabées courreurs, à cornes, à mandibules, des bousiers infatigables, on s'installe en plein soleil sur un **tapa**, une rondelle de sable bien lisse et que l'on aplatis encore des pieds et des mains, la battant comme un tambour pour en faire sortir les mouches, car sur toutes ces plages de sable fin en forme de collier qui entourent Santos, à **Playa Grande**, la plus sauvage, celle de San Vicente, la plus aventureuse, au-delà de la ville, Guarujá, la plus mondaine, à **Playa das Tartarugas** (des Tortues), la plus solitaire, en deçà, règne la mouche des sables, une espèce de mouche charbonneuse particulièrement mauvaise et enragée, à la morsure ou à la piqûre foudroyante et souvent mortelle, surtout si la terrifiante mouche se pose sur la lèvre supérieure où elle pond et engendre immédiatement un anthrax qui vous dévore la face, la mouche verte, à **Cesarina**.

Néanmoins, ces plages sont si paradisiaques, grand air, brise du large, rouleaux de l'Atlantique, festons détonnantes d'écume blanche, ciel céruleen, roches de porphyre, flore exubérante, et, d'autre part, Santos est si intenable par la chaleur, bruyante, poussiéreuse, la ville la plus ennuyeuse et la plus débauchée du monde, que ces plages sont envahies et que le « Grand Hôtel » de Guarujá, qui est aussi un casino où l'on joue gros, est toujours plein. Comme à Monte-Carlo pour les suicidés, en cas d'accident sur la plage, la victime de la mouche des sables est immédiatement escamotée et la publicité du casino dans les journaux redouble d'intensité et la **furia** des orchestres dans les salons. Changement de programme : on annonce de nouvelles attractions, de nouvelles vedettes, danseuses nues, jazz, sambas, trompettes et **batutas**, virtuoses nationaux et étrangers... De quoi s'étonner ! Mais à quoi bon ?...

Le jour de mon arrivée, un samedi soir, le temps de franchir les trois rouleaux qui se fracassent sur la plage en face de l'hôtel et de nager un peu au large, que je fus hélé et rappelé par l'ami qui avait consenti à m'accompagner à Guarujá, un Brésilien de vieille souche, qui me dit, saisi d'émotion : « Qui faut-il prévenir à Paris, Mme Raymone ? Vous ne savez donc pas, Blaise, que cette eau est pleine de requins ! Vous me faites peur... » Et dès le lundi matin, cet ami, qui avait promis de rester trois semaines en attendant mon bateau, déguerpit dare-dare pour rentrer en ville, terrorisé, ayant appris que le dimanche, alors que nous étions à la roulette, un chauffeur de taxi avait été foudroyé par la mouche des sables comme il se déshabillait et avait même d'avoir eu le temps de faire tremper. Sale mouche verte.

Blaise CENDRARS.